LE SACRIFICE
DE LA VEUVE
DU MALABAR,

FAIT VÉRITABLE.

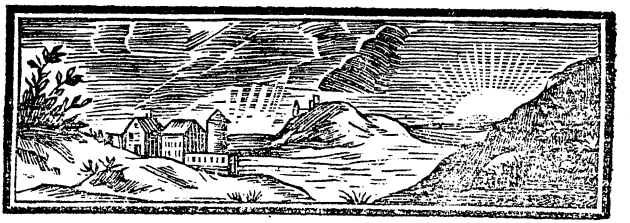
PAR M. D'AMESTOY, Avocat en Parlement.

A LONDRES,

ET se trouve A PARIS,

CHEZ GASTELIER, Libraire, rue neuve Notre-Dame, N°. 18, en face du balcon des Enfans-Trouvés.

1788.



LE SACRIFICE
DE LA VEUVE
DU MALABAR,
FAIT VÉRITABLE.

AUX bords de l'Indoſtan, près de Tummerbuni (1),
Il eſt un lieu champêtre où le plus tendre ami,
Partageant avec moi les douceurs de la vie,
Me conſoloit des maux que m'avoit faits l'envie;
Un jour je m'enfonçai dans le creux d'un vallon,
Et ſoumis à la voix de la ſaine raiſon,
Du Dieu qui nous créa j'adorois les merveilles,
Lorſqu'un lugubre ſon vient frapper mes oreilles;
Une terreur ſubite a ſaiſi tous mes ſens,
Tout offre à mon eſprit de noirs preſſentimens;
Dans les airs mille cris déjà ſe font entendre,
J'en ignorois la cauſe & je voulus l'apprendre.
J'avance quelques pas, je vois un vieux Perſan,

(1) Aldée ou village.

Je l'aborde & lui parle, ô digne fils d'Oſman,
Verrons-nous donc encor ces ſuperbes contrées,
Au fer des ennemis au pillage livrées?
Inſtruis-moi du ſujet de ces triſtes clameurs,
Le marâte va-t-il accroître nos malheurs?....
Non, cher Européen, la guerre & la famine
Ne nous menacent point.... Une jeune Bramine
Myrſa, que nous aimons, que nous regrettons tous,
Dans l'empire des morts va ſuivre ſon époux.
Se pourroit-il, ô Ciel!.... Telle eſt la loi ſévère,
La femme qui l'élude eſt l'horreur de la terre.
A ces terribles mots je le quitte & m'enfuis,
Tour à tour frémiſſant, inquiet & ſurpris,
J'ordonne qu'à l'inſtant on arme une Pyrogue (1),
Sur l'humide élément notre nacelle vogue,
De la main & de l'œil je preſſe les rameurs,
J'arrive enfin, j'arrive à ce lieu de douleurs.
Quel ſpectacle effrayant ſe préſente à ma vue!
Un bucher qu'environne une foule éperdue;
Couvert d'habits pompeux ſuperbement tiſſus,
Le corps du Brame mort repoſoit au-deſſus.
Je cherche la victime & j'apperçois la veuve
Qu'entouroient tous les ſiens, s'approchant vers le fleuve,
Et là, ſans témoigner le moindre déplaiſir,
Elle demande au Ciel la force de mourir,
Remplit tous ſes devoirs, obéit à l'uſage,
Et du Dieu qu'elle ſert mérite le ſuffrage;
Enſuite, d'un air gai, ſatisfait & touchant,
On la voit ſe parer d'un riche vêtement,
Et ſe glorifiant d'un trépas volontaire,

(1) Bateau du pays.

Affecter tous les ſoins, tout le déſir de plaire ;
L'éclat du diamant relève ſes beaux yeux,
Des guirlandes de fleurs treſſent ſes noirs cheveux,
On diroit qu'elle vient amante fortunée,
Allumer de nouveau les flambeaux d'Hyménée.
Au peuple qui l'admire elle offre ſes préſens,
Sur le fatal bucher elle brule l'encens,
Et d'un pas ferme & sûr, ô courage ſublime !
A nos yeux étonnés elle en atteint la cime,
Et contemplant le Ciel pendant quelques inſtants,
Elle profère encor ſes vœux & ſes ſerments.
A ſon cœur généreux tout deviendra poſſible
Elle veut accomplir ce ſacrifice horrible !
Fière de ſa vertu, réſignée à ſon ſort,
Elle voit ſans pâlir, les apprêts de ſa mort.

J'étois non loin delà, rêveur, triste, immobile,
Je plaignois le deſtin d'un peuple trop facile,
Quand par le pur effet d'un ſingulier hazard,
Myrſa de mon côté vint porter ſon regard,
De mon état pénible elle paroît émue.
De quels tranſports, ô Dieux ! mon ame eſt combattue !
Un ſigne que j'entends me permet d'approcher,
Auſſi prompt que l'éclair je m'élance au bucher !
Je penſois qu'abjurant un déteſtable uſage,
D'un privilége ſaint reclamant l'avantage,
Myrſa vouloit ſauver ſes jours & ſon honneur.
Quel ſentiment anime & pénetre mon cœur !
Je puis de la beauté protéger l'innocence ;
Car une antique loi preſcrit que l'on dispenſe
D'un dévouement affreux celle que l'étranger
Dans ces moments cruels parviendroit à toucher.

Que mon attente, hélas! fut illuſoire & vaine!
Rempli d'un doux eſpoir, je l'atteignois à peine,
Qu'un cri ſuſpend ma courſe, « arrête Européen,
» Ah! ne viens point flétrir le plus chaſte lien,
» Ecoute de Myrſa la volonté derniere,
» Connois quel fut ſon cœur, quel eſt ſon caractère.
» Mes yeux ont remarqué ta ſincère douleur,
» J'ai vu de tes chagrins la noire profondeur,
» Et ton empreſſement à me rendre à la vie,
» S'il n'étoit criminel plairoit à ma patrie.
» Oüi, j'adorois Naxos, & n'imagine pas
» Que la crainte ou la force ordonnent mon trépas,
» Seule je l'ai voulu, ſeule je le reclame,
» S'il illuſtre l'époux, il honore la femme.
» Tant que le Ciel propice à nos vives amours,
» De bonheur, de plaiſirs daigna ſemer nos jours,
» Je promis à Naxos que bientôt je vais ſuivre,
» De ne le point quitter, de ne lui pas ſurvivre,
» De partager ſes maux, ſes pénibles efforts,
» De deſcendre avec lui dans l'empire des morts.
» Les flammes du bucher, du Ciel perçant les nues,
» Vont unir pour toujours nos ames confondues.
» A Dieu jeune étranger, ſouviens-toi de Myrſa,
» En ſachant t'eſtimer elle te refuſa.
» Ton noble procédé mérita de lui plaire.
» Qu'à tes deſtins Brama ne ſoit jamais contraire.
» Si tu reſſens les feux d'un véritable amour,
» Si tu ſais bien aimer, ſonge à mon dernier jour,
» A l'objet de tes vœux raconte mon hiſtoire,
» Dis lui mon ſacrifice & bénis ma mémoire. »

Quel trouble m'agitoit dans cet inſtant affreux :